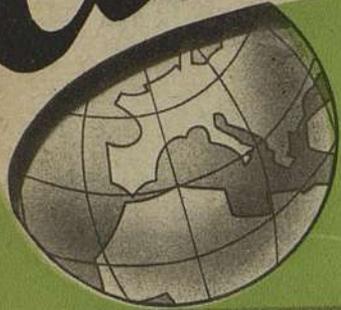


Ciné-



Dans ce numéro :

VOYAGE DE NOS VEDETTES
EN ALLEMAGNE

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

N° 34 - 17 Avril 1942 **4^F**



Arletty dans "L'Amant de Bornéo", une réalisation de Jean-Pierre Feydau avec Jean Tissier, Alerme, Larquey, Jimmy Gaillard, Pauline Carton, Guillaume de Saxe.

Photo C. C. F. C.

Hello! Miss *ici* Marika!

Le premier geste de la grande fantaisiste hongroise a été de venir applaudir notre nationale "MISTINGUETT"

par Guy Bertret

AINSI qu'une véritable trainée de poudre, jeudi dernier, la nouvelle a couru toutes les salles de rédaction. « Elle » arrivait le soir même à Paris.

Aussi, une heure avant l'arrivée du train, une foule compacte, formée des représentants de la presse écrite et parlée, des reporters photographes et des admirateurs de la charmante fantaisiste, piétinait d'impatience à l'entrée du quai 25. Coup de sifflet... cris d'apels... pieds écrasés... Enfin, la voici!

Élégante et racée, elle s'avance hardiment, distribuant sa manne de sourires — un peu émue tout de même.

— Posez vite les questions et... pas beaucoup! J'ai énormément de choses à faire en peu de temps, car je ne reste que quatre jours dans votre belle ville!

C'est par ces mots dits avec un accent inimitable, que Marika Rökk m'accueille le lendemain matin. Et, pour se faire pardonner d'avance, sans doute, cette première restriction, elle me sourit de toutes ses dents. Déjà, personnellement, je l'avais admirée à l'écran, mais je dois avouer, ainsi que tous ceux qui l'ont approchée ici, qu'elle est mille fois plus ravissante encore, à la ville...

— Quel est le but de votre voyage dans notre capitale?

— Visiter les milieux où l'on danse, et tâcher de découvrir un partenaire pour les... « tap-dances »... « claquettes » comme vous dites!... Et puis aussi, revoir Paris, ce dont j'avais envie depuis longtemps.

— Ce n'est donc pas la première fois que vous y venez?

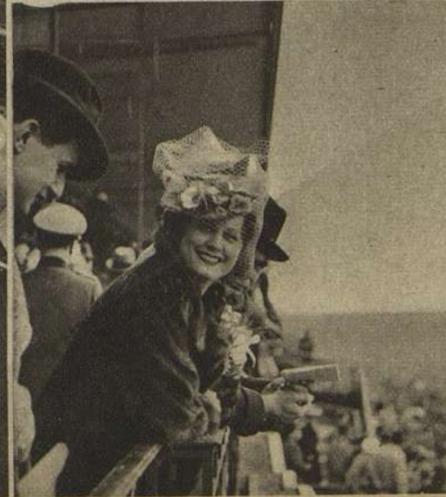
— Evidemment non, puisque j'ai habité Paris lorsque j'avais onze ans. Et j'ai figuré à cette époque dans une revue du « Moulin Rouge »

*Mes amitiés à
Circmondial
M. W. P.*

Première visite chez la modiste. Marika Rökk n'a que l'embaras du choix.

La vedette et son metteur en scène : Marika Rökk et son mari George Jacoby.

Pour son week-end parisien, Marika Rökk est allée aux courses.



Deux grandes vedettes européennes sur une scène parisienne: Marika Rökk et Mistinguett.

Confiance pour confiance... La grande vedette allemande s'entretient avec notre Miss nationale.

Et maintenant Marika Rökk reprend sa place de spectatrice. Elle est l'invitée de Paris.

Ph. Nick de Morgoli.



P102464

... et c'est ainsi que les deux plus belles paires de jambes d'Europe se sont rencontrées.

où chantait Mistinguett. Au fait, on m'a dit qu'elle jouait quelque part, cela me ferait grand plaisir d'aller l'applaudir.

— Rien de plus facile, laissez-moi vous y conduire ce soir!

— Oh! pas si bête, vous vous dites que cela fera un bon reportage!... Allons d'accord, mais pas trop de photographies!

— Mais, dites-moi, n'avez-vous jamais tourné de films en France?

— Non, et le seul rapport que j'ai eu avec le cinéma français, c'est, en 1935, d'avoir remplacé des vedettes de chez vous pour les versions allemandes de *Cavalerie légère*, de Werner Hochbaum et *Sang-Chaud* de... George Jacoby! C'est d'ailleurs avec ce film que j'ai fait sa connaissance. Et c'est pour cela que j'en ai changé le titre qui était primitivement *Les Deux Favoris*!

— Si vous aviez à choisir des partenaires français pour un film...

— Ce seraient Viviane Romance, Danielle Darrieux, Gravey et Préjean, parce qu'ils sont très, très populaires en Allemagne!... Mais l'heure s'avance, et si vous voulez demander autre chose, venez avec nous chez la modiste!

Là, pendant que Marika Rökk commençait son examen, j'ai entraîné George Jacoby dans un coin... moins bruyant. Il me faut dire que, tout en me répondant, son œil critique de metteur en scène n'a pas quitté les chapeaux aux formes hétéroclites qui viennent se placer sur la tête de Marika.

— Vous allez, en rentrant à Berlin, commencer les prises de vues d'un nouveau film.

— Oui, et ma femme en sera la vedette.

— Quel en est le titre?

— C'est une comédie de l'auteur hongrois von Wassary qui peut se traduire dans votre langue par *Oui, Oui, l'Amour*.

— Votre premier film a bien été le grand *Quo Vadis*?

— C'est exact.

— ... George! Venez voir ce chapeau!

— ... Excusez-moi, le devoir m'appelle!

... Deux chapeaux sont en cause, l'un est une collerette de tulle garnie d'une rose perlée de rosée et l'autre un véritable jardin.

... C'est la collerette qui a eu gain de cause, et c'est très bien ainsi, puisque deux jeunes femmes assises près de moi, dans les fauteuils du Casino de Paris, font la remarque suivante:

— « Regarde la jeune femme, dans la loge là-bas... Ce qu'elle est bien coiffée... C'est étrange comme elle ressemble à une vedette de cinéma! » (Sic).

... Et voici l'entrée de « Mistinguett », Marika applaudit à tout rompre et au moment où notre « nationale » vedette s'avance sur le devant de la scène, elle n'y tient plus... « Hello, Miss!... Ici Marika!... » parodiant ainsi sans le vouloir la phrase qui a fait le succès de son film « Allô, Janine! » joyeusement Mistinguett lui fait signe de venir la rejoindre dans les coulisses où notre photographe l'a suivie...



Partenaires de Renée S^TCyr méfiez-vous...

Cette artiste vous dissèque!!

Photos Archives.

Renée Saint-Cyr fut avec émotion l'une des « Deux Orphelines ».

Un visage grave, aux traits réguliers... une beauté attachante, Renée Saint-Cyr.



José Noguero, séduisant partenaire de Renée Saint-Cyr.



Ce n'est pas sans attendrissement que Renée Saint-Cyr, vedette de la *Symphonie fantastique*, évoque son premier film *Les Deux Orphelines*. Ses partenaires étaient Jean Martinelli, de la Comédie-Française, Gabriel Gabrio, et Pierre Magnier. Mais Renée Saint-Cyr aime mieux encore parler d'Yvette Guilbert, l'atroce mère Frochard. Première partenaire à l'écran, la grande Yvette Guilbert fut aussi sa première partenaire à la scène dans la reconstitution qui fut faite il y a quelques années de *l'Opéra de Quat'Sous*. Vint *l'École des Cocottes*, avec Jules Berry et Raimu. Deux Jutes à la fois et parmi les plus grands. Ce n'était plus *l'École des Cocottes*, mais celle des vedettes. Renée Saint-Cyr avoue avoir regardé travailler ses deux protagonistes avec un intérêt passionné, les avoir questionnés sans fin sur leur façon de faire et de concevoir un personnage.

— Contrairement à ce que l'on pourrait croire, dit-elle, et à ce que je croyais moi-même. Jules Berry, s'il improvise son texte, n'improvise pas ses personnages. Sa fantaisie et son aisance sont telles qu'il parvient à donner cette impression. Mais, pas du tout, Jules Berry affirme avoir de grands et graves soucis pour composer un personnage. Par contre, sur la question du texte, il est imbattable. C'est avec lui une improvisation constante, ce qui ne rend pas le travail particulièrement facile.

— Avec Raimu, c'est assez différent, dit Renée Saint-Cyr. Lui observe sans cesse, regarde vivre les autres, et sans s'en apercevoir, applique à tel ou tel personnage ce qu'il a minutieusement observé.

Renée Saint-Cyr arrive alors à Pierre Blanchard, le partenaire de *La Nuit de Décembre*.

— Avec Blanchard, dit-elle, tout est toujours parfait. Cela facilite singulièrement le travail. Lorsqu'on parle de lui et pense à sa manière de travailler, il ne peut pas y avoir d'autre mot que celui de *parfait*. Il est habité par son personnage de façon admirable. Il est d'ailleurs tellement dommage de le voir cantonné par les producteurs dans un genre éternellement dramatique, alors qu'il y a en lui toutes les gammes. Il possède une légèreté, une fantaisie charmantes qui donneraient des merveilles.

Renée Saint-Cyr parle avec amitié de ses partenaires, mais elle ne parle point d'elle. Cependant, lorsqu'on l'écoute, on sent une flamme ardente jaillir sous la moindre de ses paroles. Sa façon d'être, sa spontanéité, ses yeux brillants trahissent cet aspect de sa nature. Sa façon de vivre, le cadre qu'elle a créé autour d'elle, son immense bibliothèque de laquelle on sait que le contenu n'est pas un vain décor, révèlent l'autre aspect d'elle-même, l'intelligence et le raffinement.

Depuis la *Symphonie fantastique*, nous avons retrouvé une autre Renée Saint-Cyr, touchante amoureuse du géant de la musique.

J. D.



NoUS avons fait un beau voyage...



Mais, à défaut de voiture de tourisme, si nous conduisons ce mastodonte ?

Et voici un équipage un peu archaïque dont la cargaison n'est pas à dédaigner...



« La petite reine » a depuis longtemps les faveurs d'Albert Préjean. Aussi l'ère du vélo ne l'inquiète guère...

LES voyages dans Paris ne sont ni compliqués, ni fatigants, dit Préjean. S'ils vous semblent tels, c'est que vous vous débrouillez mal.

« ... Ainsi, moi, je fais le pari, avec n'importe qui, d'aller de chez moi aux Champs-Élysées sans faire plus de cent mètres à pied et en employant tous les moyens de locomotion pour l'heure à notre disposition.

Voilà dans quelles conditions j'ai tenu un pari stupide. Stupide, parce que je l'ai perdu.

ACTE V. Eh bien ! Il faut croire qu'un métro, ce n'est pas beaucoup plus difficile à conduire qu'un triporteur.

Car j'ai à peine eu le temps de passer sur le quai, de donner mon ticket et de grimper dans une rame, qu'Albert part dans le même train que moi... à la place du wattman.

ACTE VI. Je suis complètement découragé, et absolument sans espoir ! Que m'importe maintenant qu'il remplace au volant d'un autobus le wattman légal ! Et croit-il m'étourdir plus que je ne le suis en prenant les rênes d'un fourgon hippomobile qui nous dépose devant un grand café des Champs-Élysées ?...

J'ai perdu mon pari.

Jean GUIGO.

ACTE I. 10 heures du matin, en face de l'hôtel particulier d'Albert Préjean, à Boulogne. Dans la base de l'hôtel, une porte de chêne sombre tourne lentement... De l'ouverture béante, la roue avant d'un vélo surgit, puis un vélo tout entier. Et, sur le vélo, Albert...

ACTE II. Aux termes de notre accord, Albert ne doit pas faire plus de 500 mètres sur chaque moyen de transport employé. Or, les 500 mètres de la bicyclette tirent à leur fin... Hélas ! voici un taxi électrique...

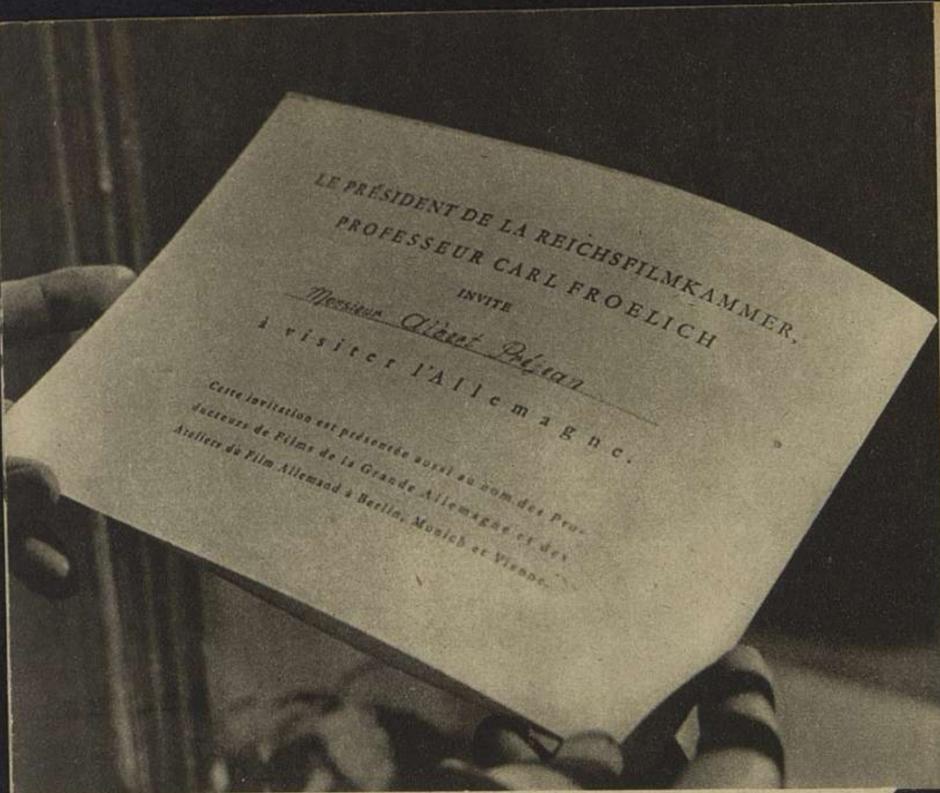
ACTE III. Avenue Henri - Martin, au flanc d'un trottoir. Il est debout, dans une artère où rien ne passe, et il a l'air bien embêté... Par contre, moi, je rigole doucement... Pas longtemps, hélas ! Car voici un triporteur...

ACTE IV. Avenue Victor-Hugo, le propriétaire du tri (qu'il a indemnisé largement, le traître !) suit Préjean au galop depuis un bon moment, quand Albert lui rend son engin avec un aimable sourire qui, pour moi, ne présage rien de bon...

« Voyage au bout de la nuit » ou Préjean conducteur de métro...

Photos Greno.





Premier contact avec Berlin

Voyage de nos Vedettes en Allemagne

par Pierre HEUZÉ

petit foyer où l'on échangeait des impressions purement françaises, où l'on entretenait en soi de communes manières de sentir...

Instinctivement, dans cette voiture qui nous emporte à travers Berlin qui se réveille lentement, nous nous sommes groupés, serrés, réunis.

Et cependant nos yeux sont grands ouverts... Nous regardons tout en profondeur comme si nous nous réacclimations à des voisins dont nous avons perdu l'habitude; comme si, à huit que nous sommes, nous ne formions plus qu'une seule âme imperméable qui ne veut plus se laisser entraîner, ni déposséder de ce qui lui est cher: habitudes, traditions, tout ce qui forme un patrimoine.

Dans les avenues plus larges que les nôtres, plus calmes et où les autos sont aussi rares qu'à Paris, les passants, semblables à ceux de notre capitale, se hâtent vers leur travail, pardessus retroussés, fourrures hermétiques... Les

maisons, au style plus orné que les nôtres, ont des fenêtres qui s'ouvrent. « Bonjour! bonjour! » par tous leurs yeux, semble-t-on nous dire à tous les étages. Albert Préjean repasse son vocabulaire allemand; René Dary, lui, faite d'une science aussi exacte, se contente de traduire en argot les inscriptions qu'il happe au vol. Le sourire de Junie Astor est un réconfort: on le retrouverait au bout du monde. Viviane Romance a les yeux un peu humides et humides aussi sont ceux de Danielle Darrieux qui

II. — ARRIVÉE A BERLIN

BERLIN. Mars 1942. — Le ronronnement monotone du train sur les éclisses, la nuit absolue ont fini par user les résistances des joueurs les plus obstinés. Quand le petit jour paraît, Danielle Darrieux dort. Sommeillent également Viviane Romance et Suzy Delair qui, bien après la dernière levée de cartes, ont échangé des confidences. Je me retrouve seul dans le couloir. A Paris, c'était déjà le printemps; ici, le ciel est cotonneux; et, dans les plaines basses, les étangs de Prusse sont encore en léthargie sous leurs épais cercueils de glace...

Danielle Darrieux surgit la première; et, telle une chatte que hérisse l'herbe mouillée, se recule:

— Oh! de la neige!

Le café bouillant s'impose. Café national en Allemagne comme en France...

A présent, tout le monde est debout. La campagne cède devant les maisons festonnées qui s'agglomèrent en villages, en banlieues, en faubourgs... Berlin!

Sur le quai, où l'on nous attend, le froid est vif; et nous avons en nous l'inquiétude que suscite toute arrivée. Presque tous, nous connaissons déjà Berlin!... Mais de la sentir tout à coup devant nous après des mois, après des années et surtout après un tel saut dans le temps, entre hier où nous avions le droit d'être intégralement nous-mêmes et aujourd'hui où les plus dignes d'entre nous cherchent à se réorienter; de respirer soudain cet air nouveau dont le

froid accentue notre dépaysement, nous trouble au plus profond de nous-mêmes. La nuit houleuse du train est encore dans notre cerveau et déjà, cependant, nous voici dans le car qui nous emporte vers l'Eden.

L'Eden n'est pas un hôtel inconnu des artistes qui tournèrent à Berlin. Comme la pension « Impéria » c'était avant la guerre, à travers le cosmopolitisme de tous les grands palaces du monde, un

L'arrivée des vedettes à la gare de Berlin.



Ceux qui sont partis: Viviane Romance, Albert Préjean, Junie Astor, Pierre Heuzé, Danielle Darrieux, René Dary, Suzy Delair et André Legrand.

Le hall de l'hôtel... Des personnalités nous accueillent... Des sourires!... Des fleurs!...

Dans tous les pays, les fleurs ont un goût de printemps. En leurs pétales sans fin renouvelés, elles expriment le climat de la terre pacifique, les jardins qui se

prolongent en collines, avec la houle des bois et le vagabondage des nuages...

Quelle plus neuve bienvenue... A Berlin, ce sont les fleurs qui sont d'abord pour nos artistes les premières messagères!

Le soleil n'avait plus qu'à paraître. Il n'y manqua pas, comme on verra par la suite...

P. H.

Photos N. de Morgoli.

Parure à l'image d'une époque... voici "le déshabillé suggestif" à la mode 1900 dans Folies nocturnes.



C'est l'éternelle séduction...

par Jean GÉBÉ

Un visage jeune encadré de cheveux blonds?... Camilla Horn n'est-elle pas le type même de la séduction féminine à l'écran?

Un "raccord" de maquillage entre deux prises de vues. Anny Ondra est toujours coquette.



il faut l'avouer, ne sont pas suggestives en elles-mêmes et elles ne le deviennent que si, au préalable, notre cerveau est réceptif.

Ce fluide spécial, nous le subissons à l'écran, parce que l'ambiance a été créée. Lorsqu'une femme nous livre une partie d'elle-même dans un déshabillé agressif et galant, ou se révèle presque entièrement dans le plus simple appareil, ou bien encore en ombre chinoise derrière un velum transparent, nous ne suivons pas l'image projetée sur l'écran. Nous sommes absorbés dans le rayonnement qui en provient et nous recréons de la vie dans ce qu'elle a de plus intense.

N'oublions pas que l'obscurité de la salle où nous nous trouvons est un des facteurs de cette ambiance. De même qu'une église ou un musée poussiéreux vous inspire un recueillement, la toile lumineuse capte notre attention; celle-ci ne s'éparpille pas, elle se concentre sur une image, dont notre rétine enregistre chaque mouvement avec une scrupuleuse fidélité. Or, ce mouvement, à l'écran, est assez rapide pour que ce travail de

crystallisation ne tarde pas à éveiller notre désir.

Je pourrais citer quelques exemples au hasard des films, de vedettes ou d'artistes en passe de le devenir, qui nous ont offert de gracieuses perspectives; mais je craindrais de les effaroucher en leur laissant supposer que l'admiration qui les enveloppe fut teintée de libertinage. Libertinage d'ailleurs spirituel qui ne risque nullement d'attenter à leur vertu et qui constitue un hommage flatteur.

De tout ce qui existe au monde, de tout ce qui a été fait pour le plaisir des yeux, rien ne surpassera jamais en splendeur un corps de femme aux lignes harmonieuses et pures, resplendissant de grâce, de jeunesse et d'amour... et cela n'en déplaît à tous les « Tartuffes » d'ici et d'ailleurs. Aussi, ces visions ne peuvent-elles être qu'un réconfort et un encouragement pour l'homme laborieux; car cette attirance naturelle pour ce qui est beau lui redonne le goût du travail pour pouvoir vêtir et embellir à son gré LA FEMME qu'il aime et admire...

... Qui Crée le Travail

Photos U. F. A. - A. C. E. et Tobis.

Déshabillé 1942.



Mais c'est surtout dans la danse que peuvent jouer les lignes harmonieuses d'un beau corps!.. Marika Rokk en porte témoignage.

Viviane Romance, la "vamp" française, ne compte plus ses victimes...



Y a-t-il réellement, dans les déshabillés et même dans les nus que parfois nous présente l'écran, une quelconque suggestion érotique? En toute franchise, oui. Les uns comme les autres exercent une attraction sensuelle indéniable qui tient à des causes multiples que nous pouvons rapidement, si vous le voulez bien, examiner ensemble.

Tout d'abord, à part les films comiques, il est bien rare que l'interprète féminine, plus ou moins dévêtue, ne soit pas pourvue de charmes physiques attrayants. Il est, d'ailleurs, bien évident que les metteurs en scène seraient impardonnables s'ils s'exposaient à une critique sous ce rapport d'esthétique. Si l'artiste possède quelques imperfections (il n'est guère de créature parfaite), il est très facile de pallier à ce désagrément par une modification de prise de vue ou d'éclairage, et même de maquillage.

Il y a toujours un ... mâle qui sommeille dans chaque individu, si respectable soit-il, et celui-ci ne saurait rester insensible aux effluves naturels qui émanent d'une femme jeune et belle, dont les séductions cessent d'être mystérieuses. Et c'est là où intervient encore le metteur en scène qui choisit pour faire valoir ses qualités ... de style, l'instant précis où notre imagination est attirée au plus haut point par l'action. Un peu de musique, une harmonie de gestes bien étudiés dans leur naturel et nous sommes captivés. Car ces visions,

RIRE... quand même...

ELVIRE POPESCO



Malgré leurs soucis quotidiens qui pour une grande part sont identiques aux nôtres, quelques vedettes que vous aimez ont adopté comme ligne de conduite cette maxime : « Rire quand même ! » Cela leur est d'autant plus facile que la première fonction apprise à un comédien est de savoir pleurer et surtout rire avec autant de naturel que dans la vie. Nous espérons que la gaieté des visages que nous vous présentons sera communicative, et qu'avec plaisir vous suivrez leurs conseils... C'est tout le mal que nous vous souhaitons

« C'est le jour de ma naissance qu'une des fées (mais oui !) qui y présidait a dû inventer, spécialement pour moi, l'expression « Rire à belles dents », car déjà, à cette époque, j'avais ce sourire enchanteur qui plaît tant aux femmes, et qui m'a fait surnommer le « Don Juan de la Canebière »... Et puis, plus tard, chaque fois qu'un nuage passait sur mon doux visage, mon père me disait : « Sois gai, ris donc !... » (Elle est vieille, mais pas mauvaise, celle-là !) Par principe, j'ai toujours obéi à mon papa ! »

FERNANDEL

GRAVEY, joyeux patron.



« Vous vous demandez, très cher, pourquoi je ris ainsi ? Mais, tout simplement, amour de ma vie, parce que vous avez une tête !... une tête !... « rigolote !... » comme vous dites, en français ! Et puis, croyez-vous que c'est une belle invention le rire ! C'est comme l'amour, on ne peut s'en passer. Aussi, quand je pense qu'un jour un auteur est venu me proposer une pièce dans laquelle je devais pleurer... pendant trois actes ! Cher, cela me met tellement en colère, que je m'en arrêtais de rire pendant... une minute ! Avouez, petit journaliste, que ce serait une chose horrible ? »

Elvire POPESCO.



EDITH PIAF
...le rire rare.

« Pour une fois que je pleure... de rire, vous n'allez tout de même pas me le reprocher ! Entre nous, tout à fait, entre nous pourtant, vous savez que dans la vie « normale », je n'engendre pas la mélancolie ! A ce propos, sachez que je préfère entendre n'importe quelle chanson amusante, et même... « swing », que toutes les plaintes et autres tristes mélodies réalistes dont j'ai fait mon répertoire. De plus, quand il m'arrive d'aller au théâtre ou au cinéma (ce qui est rare !), je ne vais voir que les pièces gaies

Edith PIAF.



G. B.

FERNANDEL
ou « le rire à belles dents »

MICHELINE PRESLES
joie de vivre.



« Jeunesse, qu'il est donc bon de rire quand on a vingt ans, un visage pas trop désagréable à regarder, que l'on aime... et que l'on est aimée (ou du moins qu'on le croit !), que le soleil luit, que les fleurs sentent bon, que les petits oiseaux chantent enfin, tout n'est pour moi qu'histoires de rire sans restriction.

Micheline PRESLES.



DUMESNIL
ou le rire du faune.

« Vous dites qu'avec ma barbe je ris comme un satyre ? Mais alors, voilà pourquoi le garde du Bois de Boulogne me regardait avec un air étrange hier soir ! Pourtant, le pauvre, s'il me connaissait, devrait être rassuré, car j'ai plutôt, lorsque je m'amuse, la mentalité d'un collègue. Tenez, je me souviens d'une prise de vue mémorable qu'il a fallu tourner six fois de suite par ma faute... J'étais pris d'un fou-rire inextinguible devant les grimaces affreuses que me faisait Blanchette Brunoy ! »

Jacques DUMESNIL.



Maria Cebotari, une nouvelle Butterfly, dans le film de Carmine Gallone...

LE SONGE DE BUTTERFLY

Le film vaut mieux que son titre. Car ce n'est pas une adaptation de « Madame Butterfly », mais la tragique histoire d'une chanteuse qui vit un drame analogue à celui de l'héroïne de Puccini avant d'être, à la scène, la créatrice du célèbre opéra. C'est conté très simplement et très gentiment. La juxtaposition de la réalité et de la fiction est souvent très émouvante et le film s'achève sans nulle grandiloquence sur une abdication dont la douloureuse sérénité nous change un peu du modèle courant.

C'est un drame intime, bien conduit, bien fait, jamais ennuyeux en dépit de sa simplicité, mais qui n'oublie pas de déployer par instant les fastes de la mise en scène à grand spectacle. Il y a certain bal du siècle dernier où l'on valse sur la musique de Strauss et certaine représentation de « Madame Butterfly » qui nous rappelle que le luxe, les reconstitutions et les scènes à grande figuration sont une spécialité du cinéma italien.

« Le Songe de Butterfly », mis en scène par Carmine Gallone, dont on connaît le savoir faire, est bien joué par Maria Cebotari et Fosco Giachetti, Lucie English, Luigi Almirante



On retrouve dans « Sept années de Poisse » l'amusant acteur Théo Lingén.

SEPT ANNÉES DE POISSE

C'est une suite de sketches comiques, parfois très drôles, toujours agréables, que relie un fil conducteur de peu d'importance. On rit souvent et de bon cœur, notamment à cette scène burlesque au cours de laquelle les pompiers tentent de sauver tel personnage qui tombant par la fenêtre reste suspendu au cordon d'un store au-dessus du vide. C'est bête à pleurer comme disait une légende du dessinateur Albert Guillaume, mais au moins on rigole !

Tout de même ces « Sept années de Poisse » ne font pas oublier les « Sept ans de malheur », film de Max Linder, qui fut un des joyeux moments du cinéma muet.

Celui-ci vaut, surtout, par l'interprétation de Hans Mooser, comique très savoureux qui se hausse, de film en film, au niveau des meilleurs. Son partenaire est Théo Lingén, dont la verve habituellement plus grosse, plus lourde, paraît cependant s'être, cette fois, quelque peu affinée. De toute façon, ce sont deux joyeux compères qui suffisent à l'agrément du film. Ida Wust, Olly Holzmann, Wolf Albach-Retty, Clara Tabody, capiteuse comédienne, et Oscar Sima les épaulent de leur mieux.

Didier DAIX

Photos A. F. A. - A. C. E.
Francinex et Continental-Films.

Renée Saint-Cyr et J.-L. Barrault dans une scène émouvante de « La Symphonie Fantastique », dont nous donnerons le compte rendu la semaine prochaine.



les films

PORTRAITS de FAMILLE...

par Arlette JAZARIN



Vous reconnaissez ce visage au charme juvénile ? Mais Odette Joyeux qui a l'air d'une petite fille est déjà maman.

Ce portrait, c'est celui d'Anne-Marie Galland, la charmante fille de Jean Galland et Germaine Dermoz.



Il y a environ huit ans, je faisais une interview peu ordinaire. J'allais interroger deux charmantes petites filles aux yeux à la fois vifs et tendres, au sourire plein de malice et qui répondaient beaucoup mieux que certaines grandes personnes aux questions que je leur posais. Je demandais à Pierrette et Dominique Blanchard ce qu'elles pensaient de leur papa.

Aujourd'hui, j'ai eu moins de chance. On ne choisit pas la semaine de Pâques pour faire des interviews d'enfants, car les enfants de vedettes passent, comme presque tous les enfants au monde, leurs vacances à la campagne. J'ai donc dû poser des questions de grandes personnes à quelques-unes de nos vedettes qui, sans vouloir leur faire de peine, mettent infiniment moins de poésie dans leurs réponses.

N'ayant pu demander aux petites ce qu'ils pensaient des grands, j'ai fort banalement demandé aux grands de parler des petits.

Après avoir tourné le rôle combien charmant du père de famille de *Premier Bal*, on vient de proposer à Fernand Ledoux d'interpréter un film qui doit se réaliser d'ici deux mois avec l'appui du Secrétariat d'Etat à la Famille. Un autre amour, scénario et mise en scène de M. Sevestre, exaltera l'amour maternel et paternel dans sa forme la plus noble et la plus désintéressée, celui que peut éprouver un couple pour un enfant d'adoption.

Fernand Ledoux, cet acteur étonnant, qui joue avec le même bonheur Noël sur la scène du Français, la sombre brute de *La Bête Humaine*, le père attendri de *Premier Bal* ou le doux célibataire rêveur et sentimental de *Premier Rendez-Vous*, est trois fois père de famille. Doué d'une grande finesse d'observation, il regarde vivre son petit monde en miniature, s'attendrit dans cette contemplation et au plus secret de lui-même admire l'esprit d'indépendance de ses enfants, leur amour de la vie, cette magnifique exubérance, marque d'une personnalité déjà en éveil et désireuse de s'accomplir. Claude a onze ans. C'est presque une grande personne. Du moins elle semble comprendre les films dans lesquels jouent son père aussi bien que les grands, ce qui est déjà une grande précocité. Mais Françoise et Thierry, qui ont respectivement huit et sept ans, ne parviennent pas à faire de distinction entre la fiction et le réel. Ils posent d'assez étonnantes questions, fort logiques cependant. Ils s'étonnent ingénument que leur père habite de somptueux appartements dans lesquels eux-mêmes n'ont jamais pénétré, demandent d'où vient ce grand chien qu'ils n'ont jamais connu et ce singe fort inattendu qu'ils n'ont jamais vu dans la maison de leurs parents.

Dans sa loge du théâtre Montparnasse, Marcelle Géniat, tout en se faisant l'atroce visage de Célestine, nous parle, avec quelle éloquence, de mille problèmes touchant à la fois le cinéma, la famille, la jeunesse. Elle dit péle-mêle, parce que le temps presse, les idées dont elle est riche.

— Le cinéma en France, nous dit-elle, manque de sujets forts. Pour s'adresser à la jeunesse, il faut un langage qui lui soit accessible, des films dont les sujets soient en même temps un exemple et un idéal. Notre jeunesse a besoin d'apprendre le respect de toute chose, la dignité, l'amour du travail. Jamais elle n'a eu autant de chance

Les Luguet, André et Rosine, qui continuent de père à fille toute une génération d'artistes.



qu'à présent, jamais elle n'a eu devant elle pareil chantier et si magnifique tâche. S'il voulait s'en donner la peine, le cinéma pourrait aider à lui enseigner tout cela.

« Faisant partie du jury du concours de « L'Œuf de Pâques de la Famille Française », organisé par Radio-Paris et « Ciné-Mondial » et le « Film complet », j'ai eu entre les mains de nombreuses réponses de jeunes, j'ai été étonnée et navrée du vide absolu de la plupart de ces réponses, de leur manque de sincérité. Pas une idée valable chez ces jeunes appelés cependant à former les générations de demain, mais partout intention appliquée de faire un bon devoir scolaire. Qu'attendent-ils pour lire, observer, se cultiver un peu... »

« Croiriez-vous que mon interprétation de Mamouret m'a valu une immense correspondance venant de jeunes filles qui disaient toutes à peu près la même chose : « Ah, madame, pourquoi notre grand-mère ne vous ressemble-t-elle pas, pourquoi ne nous comprend-elle pas comme vous comprenez votre petite-fille, nous aimerions tant vous voir pour que vous nous donniez des conseils, etc. »

« En réalité, les enfants ont besoin d'être élevés avec le plus grand respect pour leur personnalité. Il faut leur apprendre de bonne heure à cultiver et fortifier cette personnalité naissante. Comment les enfants pourraient-ils avoir appris le respect des grands si les grands n'ont pas eux-mêmes le respect des enfants. »

Marcelle Géniat en vient à parler de son expérience personnelle :

— Pour ma part, dit-elle, j'ai toujours séparé ma vie de théâtre et ma vie de femme. Ma

filles a été élevée en dehors du théâtre et quand elle a été assez grande pour vouloir déjà s'y consacrer, j'ai exigé qu'elle passât d'abord ses deux bachelots, ce qu'elle a fait ; après quoi le théâtre a triomphé, naturellement...

Tout en parlant, Marcelle Célestine qui soulève transformer en la fameuse Célestine qui soulève chaque soir l'admiration du public. Elle pourrait parler encore et encore, dire son point de vue sur la jeune génération des comédiens d'aujourd'hui qui, d'après elle, ont le tort de jouer de trop grands rôles alors qu'ils n'ont pas achevé d'apprendre leur métier, son admiration pour les magnifiques qualités de la jeunesse qu'on exploite fort mal et qu'on ne sait pas toujours encourager, l'impérieux appel de la sonnette pour son entrée en scène l'empêche de continuer.

Rosine Luguet vient de tourner un film. Ce n'est point chose nouvelle dans la jeune carrière de cette très jeune actrice. Mais l'événement consiste dans le fait qu'elle a tourné ce film aux côtés de son

Fernand Ledoux, que nous voyons si souvent le visage maussade et l'œil sombre, sourit enfin... Il doit penser à ses trois enfants, le bonheur de sa vie.



père, André Luguet. Dans la réalisation de Christian Chamboran, *Signé Illisible*, nous aurons donc la joie de voir côte à côte un auteur dont chaque apparition à l'écran est un régal de finesse et de cocasserie et une jeune personne dont le talent ne fait de doute pour personne, étant la digne fille de son père.

Rosine Luguet explique qu'elle a toujours vécu et grandi dans l'atmosphère du théâtre. Elle a su de la carrière de son père tout ce qu'un enfant est capable d'en comprendre ; aussi, parvenue à l'âge où elle pouvait enfin, elle aussi, affronter les difficultés d'un métier dont elle savait déjà toutes les joies, il ne pouvait y avoir une autre voie.

La charmante interprète de *Annette* et la *Dame Blonde* rappelle, non sans attendrissement, cette période de sa toute petite enfance où son père se trouvant en tournée en Amérique du Sud, sa mère faisait jouer pour ses enfants des disques enregistrés par André Luguet. Aussi Rosine et son frère cherchaient-ils vainement le meilleur moyen de détriquer le phonographe, persuadés que leur père devait être caché à l'intérieur.

— Mais oui, affirme Rosine Luguet avec beaucoup de conviction, je suis persuadée que le cinéma pourrait faire beaucoup pour aider la famille à se développer et à se fortifier si l'on savait choisir de bons sujets. Pour mon propre compte, en ce qui concerne la famille, au lieu de tourner des films traitant de la question, j'aimerais beaucoup mieux avoir des enfants. J'espère bien que c'est ce qui m'arrivera, car ce n'est pas une vie véritable, n'est-ce pas, si l'on n'a pas d'enfants.

Il y a quelques années, deux enfants jouaient une pièce d'André Birabeau qui lit couler beaucoup d'encre : *Dame Nature*. C'était l'histoire de deux enfants qui avaient rop tôt joué à l'amour et, à l'âge où l'on joue encore à la poupée et aux billes, jouaient au père et à la mère de famille. Odette Joyeux, qui jouait la pièce avec Jean Paqui, portait des chaussettes et un tablier d'écolière, mais elle portait aussi l'enfant qu'elle devait mettre au monde quelques mois plus tard. Pas l'enfant de la pièce, le vrai, le sien. Un véritable bébé, devenu aujourd'hui un charmant petit garçon qui fait la joie de sa maman, de sa maman qui est la charmante

Comme sa maman Marcelle Géniat, Gilberte Géniat a voulu faire du cinéma. Photos Harcourt et Mergoli.

actrice que tout le monde connaît, qui nous paraît le plus souvent sous les traits — qui sont les siens — d'une femme-enfant et qui est avant tout une adorable maman.

La production française se doit de réaliser de grands films à la gloire de la famille, des films forts et virils pour l'éducation de nos jeunes, mais n'est-il pas réconfortant de constater que ceux auxquels on fait généralement appel pour interpréter les films qui nous enchantent, n'ont pas attendu pour jouer dans la vie privée ce rôle émouvant entre tous, celui de père et de mère de famille.



Noël-Noël est le papa d'une petite fille qui s'appelle aussi Anne-Marie, un prénom aimé des vedettes et qui fut aussi le titre d'un film.



D'Hier à Demain...

**Quand
 l'art
 de parler
 est celui de
 se taire**

Le commentaire d'un documentaire est à l'image de l'écran ce qu'une légende est à une photographie dans un journal. Le commentaire illustre l'image. Il la situe. Il lui donne une intelligence. Il en dévoile en quelque sorte ce qu'elle a de caché, un sens, une valeur, relative parfois, mais toujours celle qu'on attend d'un documentaire.

L'art de l'auteur consiste à montrer une éloquence brève et claire. C'est un art de parler comme un autre, bien que plus savant. Mais pour certains auteurs d'un certain documentaire sur les Places de Paris, cet art de parler est devenu l'art de ne rien dire. Et l'on se demande s'il ne s'est pas moqué du public.

Voici une vue de la Concorde : — Cette place est si belle, dit la voix du speaker, je me tais pour mieux méditer sur sa beauté. C'est plutôt bref, avouons-le. Et il tient à cette méthode. Plus loin, ce sont les petites rues qui avoisinent le Palais-Royal : — Ah ! que d'histoires elles cachent, chante la voix moqueuse. Je ne vous les conterai pas, vous avez besoin de tranquillité et moi aussi... Non, ce monsieur exagère. Et comme s'il s'en rendait compte lui-même, il récidive une troisième fois et sur le même ton. Si commenter est vraiment l'art de se taire, ce n'est pas encore un art admis au théâtre ni au cinéma.

Jean RENAUD.

LE GRAND GALA DE L'ŒUF DE PAQUES a obtenu un immense succès

Dimanche dernier, malgré le soleil éblouissant qui incitait plus à partir à la campagne qu'à s'enfermer dans une salle de spectacle, le théâtre des Champs-Élysées était, une demi-heure avant le commencement du programme, plein à craquer, alors que dehors, nos lecteurs, auxquels nous n'avions malheureusement pu donner de cartes d'invitation, pléninient avec l'espoir d'obtenir une toute petite place, debout, dans un coin.

A 15 heures précises, l'émission commençait. Le spectacle du gala de l'Œuf de Pâques était présenté par Anne Mayen, la délicieuse speakerine de Radio-Paris, et Jacques Dutal, dont la voix est bien connue de tous les fermiers... à Pérouse.

M. Lamirand, qui devait présider ce gala, retenu à Vichy par les obligations de sa charge auprès du Maréchal, se fit représenter par son chef de cabinet, M. Rohrbach, qui lut l'allocution en faveur de la famille française, qu'avait préparée le Secrétaire général à la Jeunesse.

Le « Chanteur sans nom » présenta très spirituellement son embonpoint à l'assistance avant de chanter des chansons de charme.

Mona Goyan, Annie Rozane, Suzy Delair, obtinrent auprès du public le succès dû à leur grand talent.

Le fégnatique Jean Tissier, toujours si drôle, lut un poème de Maurice Rostand et la gentille Monique Dubois, très simple pour une petite fille, déjà grande vedette, récita un poème bien de son âge.

Georges Grey et Jimmy Gaillard obtinrent auprès des jeunes un véritable triomphe.

Enfin, les deux orchestres de Victor Pascal et Raymond Legrand furent excellents comme toujours et les fantaisies de Raymond Legrand amusèrent beaucoup le public.

Les prix furent distribués pendant l'entracte aux premiers ga-

gnants de chaque série sous la forme d'un chèque de cinq mille francs. C'est M. Jean-Charles Reynaud, directeur du Ciné-Club de France, qui présenta au public les membres du Jury ainsi que les concurrents et l'on put constater que sagacité et sentiments élevés n'excluent pas beauté.

Pour la première fois on aura vu la Radio et deux journaux de cinéma : Radio-Paris (émission de la Revue du Cinéma), « Ciné-Mondial » et « Le Film Complet », récompenser les vertus familiales, alors que jusqu'à présent on récompensait surtout un vague talent d'amateur ou un physique agréable dont les concurrents espéraient tirer profit, pour, sans aucune préparation, faire du cinéma.

C'est déjà un grand pas en avant pour l'œuvre de rénovation

Joseph-de-Maistre, Paris; Louise Tissier, 19, rue Bayard, Bordeaux; Germaine STENRIOUD, 19, rue d'Odessa, Paris; Joséphine SAUTON, 3, rue Parmentier, Abbeville.

Gagnent un poudrier « Grenoville » avec un sachet de poudre, d'une valeur de 150 fr. (du 13^e au 20^e prix) : Mmes Mireille GUILLEMOIR, 70, rue de Châteaudun, Paris; Jeanne BILLET, 87, rue de Douai, à Lille; Louise LEGEAY, 26, rue Lafayette, Paris (10^e); Andréa TARASSOF, 2, rue Camille-Pelletan, Montrouge; Hélène CODON, 119, rue Bertheaux, à Fontenay-Tresigny (S.-et-M.); André LETERME, 12, rue du Chemin-de-Fer, Fontenay-s.-Bois (Seine); Jacqueline MORETTE, 23, rue Eugène-Turpin, Pontoise (S.-et-O.); Odette VINCENT, 21, rue Bosse, Saint-Ouen-l'Aumône (S.-et-O.).

Gagnent une paire de jumelles de théâtre, d'une valeur de 100 fr. (du 21^e au 30^e prix) : Mmes LUNARD,



52, rue Rodier, Paris; Arlette CLUDY, 16, rue des Fossés-St-Jacques, Paris; Mireille DOUBLET, 51, rue Pergolèse, Paris; Gergette FRENKEL, 133, rue du Temple; Henriette CHENET, 18, Promenade Guinette, à Etampes; Germaine HARSAN, 11, rue Washington, Le Havre; Geneviève TOULLEC, 77, av. Carnot, La Rochelle; Rolande LEMOINE, 32, bd Malesherbes, Paris; Charlotte JANSON, à Gil-s.-Yvette (S.-et-O.).

(A suivre).

*L'individu passe...
 la Famille demeure*

Cours diction HELENE DEGAS. Théâtre. cinéma. Débuts assurés. Ecr. ou s'adr. le dimanche, de 14 à 16 h. au STUDIO LADYVA, 77, Fg St-Martin, Paris.

MIHALESCO. Cours de cinéma, 35, rue Bailly, Tri. 40-12.

**Il n'y a rien de plus triste
 Qu'un jardin sans fleurs,
 Qu'un arbre sans fruits,
 Qu'une femme sans enfants.**

Notre...

Jacqueline Guellerin. — Nous pourrions vous envoyer les photos dédiées des artistes qui vous intéressent par photo; envoyez à nos bureaux la somme par mandat ou timbres-poste.

André Gayod. — Il est très difficile de juger de la photogénie de quelqu'un sur une photo d'identité, d'autant plus que le mouvement change tout. Pour savoir si vous pouvez faire du cinéma, soyez assez gentil pour vous reporter à la réponse que j'ai faite à Guy Tounne. Maintenant, si vous avez besoin de détails complémentaires, je me tiens toujours à votre disposition.

Futur Technicien. — C'est tout le mal que je vous souhaite. Vous pouvez vous adresser à l'École Technique de Cinéma, mais j'ignore s'il sera possible de vous donner des cours par correspondance, ce qui ne semble pas très pratique pour enseigner la photo, qui est un art visuel. L'adresse de l'école est : 85, rue Vaugirard, Paris.

Lise Claire. — Nous avons bien transmis votre lettre à M. Roger Duchesne; toutefois, pour la réponse, je ne suis pas sûr qu'il aime écrire.

S. V. P. — C'est un pseudonyme de vélo-taxi, mais il est court, direct et il dit bien ce qu'il veut dire. Georges Flamand n'est pas marié avec Viviane Romance; il était récemment à Paris, et je pense qu'il est encore. Vous le vieillissez au moins de six ans. En ce qui concerne les questions indiscrètes, vous devez bien comprendre que, ne connaissant pas les acheteurs au numéro, il nous est impossible de tirer leur nom au sort; il nous resterait le tirage au sort des lettres de courrier et, de toutes façons, voulant encore favoriser ceux qui n'écrivent pas, nous sommes donc obligés de nous cantonner dans les abonnés, mais cela ne vous empêche pas de recevoir une photo dédiée; il suffit de nous envoyer 10 francs en timbres-poste ou en mandat et nous vous la ferons parvenir.

Impatiente de savoir. — Et moi donc, enfin, passons. La distribution



de la Maison des sept Jeunes Filles est : Josette Dayde, Gaby Andrieu, Suzanne Delporte, Jacqueline Bouvier, Marianne Hardy, Primerose Perret, Geneviève Beau, Jean Tissier, Jean Paqui et Marguerite Deval. En ce qui concerne l'artiste dont vous nous parlez, il m'est impossible de vous répondre, car il a depuis plus d'un an et demi quitté la France; il n'est donc pas question, pour l'instant, de faire un article sur lui; vous comprenez que, dans ces conditions, il serait encore moins facile de vous donner une photo. Vous voyez que vous aviez bien tort d'être impatient, car maintenant que vous savez, vous n'en êtes pas plus avancée pour ça.

Roger Frapère. — Votre poésie n'est pas ordinaire; à notre siècle, en effet, la vie est dure au poète. Vous me demandez mon avis sincère : il est bien difficile de vous le donner avec deux petits essais; toutefois, je crois que vous feriez bien de faire très attention à votre syntaxe, il y a des moments où elle m'a paru défectueuse, et surtout de ne pas perdre de vue que poésie ne veut pas dire « obscurantisme », et pour qu'une idée soit belle, il faut qu'elle soit élaguée de toute parenthèse qui risque de l'alourdir. Vous avez intérêt à dégager nettement votre pensée avant de la transcrire; vous pouvez, pour cela, choisir la forme du sonnet qui, par sa difficulté même, vous obligera à servir de près l'idée et l'image. Travaillez beaucoup; peut-être qu'un jour vous serez un véritable poète.

...courrier

de la famille française demandée par le Maréchal.

Nous donnons aujourd'hui la suite des noms des concurrents ayant été sélectionnés par le Jury et gagnant un des prix suivants :

Dans la première catégorie (mères de famille)

Gagnent un « Eversharp » d'une valeur de 300 fr. (du 3^e au 8^e prix) : Mmes Jeanne BERTHOUD, 6, rue Bokanowski, Asnières; Gabrielle DELARUE, 70, rue de Châteaudun, Asnières; Jeanne GRANIER, 11, rue Victor-Hugo, Douai; Odette DANIEYOU, 98, av. de Paris, Versailles.

Gagnent un album de photos relié cuir, d'une valeur de 175 fr. (du 9^e au 12^e prix) : Mmes AUREILLE, 68, rue

13, rue Eupatoria, à Tours; LACELLE, 17, rue Théodule-Ribot, à Colombes; Thérèse LAFARGE, 26, rue des Roches, à Longjumeau; Marguerite CHAFFOIN, 10, rue de Bellevue, à Port-Marly (S.-et-O.); ROCHESSON, 21, rue de l'Hay, à Gentilly; H. REBIERE, 108, rue Edouard-Vaillant, à Boulogne; L. LARGIER, 12, rue d'Aguesseau, à Billancourt; B. LASCOT, rue Félix-Faure, aux Mureaux (S.-et-O.); M. FERRAND, 39, rue Jules-Guesde, à Bondy (S.); Blanche GUILLEMOT, à Boissy-St-Léger.

Gagnent un ouvrage de Marcel Pagnol avec photographie de films (prime offerte par la Sté des Films Pagnol) (du 31^e au 40^e prix) : Mmes Gabrielle DRABLIER, 138, rue de Paris, à Vanves (Seine); Lucie COLOMBELLE,

AU GRAND CAFÉ on fête "Le lit à colonnes"

— Pas de bruits au fond du plateau, s'écrie Roland Tual qui met en scène le « Lit à colonnes », et il revient vers Jean Tissier pour lui faire une dernière remarque sur la scène qu'on va tourner dans le Grand Café de Meu.

Malheureusement, M. Tual a oublié qu'il avait invité la presse au bar du Grand Café et les invités arrivent sans méfiance. Comme accueil ce n'est pas très encourageant. Mais chacun sait ce que coûte le temps, surtout lorsqu'il s'agit d'heures de studio. On se tait, on suspend son souffle, il y a même une demoiselle qui, au commandement, a gardé le pied en l'air et attend pour le reposer que Jean Tissier ait dit son dernier mot.

La scène est bonne. M. Tual se lève et va à la rencontre de ses invités. Il n'a pas à aller loin. Les voici. Déjà au buffet.

Ce ne sont pas des professionnels qui nous servent. Un grossier maquillage ocre trahit leur condition de figurant. Mais ils s'en tirent très bien. Voici encore une preuve qu'un figurant doit savoir tout faire.

Tous les interprètes du *Lit à colonnes* sont parmi nous. Jean Tissier, qu'une anisette d'« à présent » semble combler. Odette Joyeux dans sa petite robe bleue, d'un style révolu. On ne sait plus si c'est la robe qui donne du

charme à Odette Joyeux ou si c'est Odette Joyeux qui en donne à la robe. Mais ce sourire, ces cheveux blonds, roulant sur ses épaules nous remettement bien vite sur le chemin de la vérité. Fernand Ledoux, directeur de la prison de Meu. C'est un rôle, pas un titre. S'il n'avait pas le sourire, il nous ferait rentrer sous terre... Valentine Tessier, qui fait sa rentrée au cinéma, reçoit presque comme une maîtresse de maison, avec infiniment de dignité. On n'est jamais trop digne quand on est la femme du directeur de la prison. Noblesse oblige. Jean Marais, lui, a abandonné son costume de prisonnier pour boire une coupe. C'est mieux.

Voici Jean Cocteau. Tout poète qu'il est, il aime ce qui est bon. Mais l'esprit est toujours sur lui. On a l'air de s'amuser dans son cercle.

Derrière nous sont dressés de grands panneaux présentant les premières photos du film. On en admire les qualités. Ce n'est pas seulement du noir et blanc. Roland Tual, dès son premier film — il n'a été, jusqu'à aujourd'hui, que producteur — a su réunir toutes les qualités nécessaires à une réussite : des vedettes de talent, un opérateur qui ne joue pas avec des sunlights comme avec des phares, et un sujet intéressant, tiré de l'œuvre de Louise de Vil-

LE SIGNE DISTINCTIF DE LA FEMME ELEGANTE... Une coiffure impeccable; mais il n'y a pas de coiffure impeccable sans permanente impeccable. Seul un spécialiste vous donnera satisfaction : PIERRE, le Maître de la Permanente, donnera à votre chevelure l'aspect de l'ondulation naturelle. Essayez donc aussi SES deux crèmes, la « nourrissante » et la « démaquillante », 3, Faubourg-Saint-Honoré, Anj. 14-12.

Le Coin du Figurant

Cette semaine, au Studio : François 1^{er} : Le Voile Bleu. Réal. : J. Stelli. Régie : Le Brument et Brachet. C. G. C.

Buttes-Chaumont : Le Lit à Colonnes. Réal. : R. Tual. Régie : Saurel. Synops. La Femme perdue. Réal. : J. Choux. Régie : De Farroy. Concertium.

Francoeur : Dernier Bout. Réal. : J. Becker. Régie : Alexandre. Essor. Epinay : L'Homme qui joue avec le feu. Réal. : J. de Limur. Régie : Hérold. Industrie.

St-Maurice : Romance à Trois. Réal. : R. Richebé. Régie : Pillion et Turbaud. En extérieur :

L'Assassin à peur la nuit. Réal. : J. Delannoy. Discina. Les Visiteurs du soir. Réal. : M. Carné. Discina.

Femme de bonne volonté. Réal. : M. Gleize. G. F. C.

Les nouveaux films : Le Voile bleu. Prod. C. G. C. Réal. : J. Stelli assisté de J. Etievant. Opérateur : Gaveau. Décorateur : Renoux et Ménéssier. Régie : Le Brument et Brachet. Scénario de François Campanus interprété par : Gaby Morlay, E. Popesco, Larquey, Charpin, René Devillers, Alerme, M. Génat, Fustier Gir, Primerose Perret, S. Dehelly, Francine Bessy, P. Jourdan, Pizani, C. Bert, Roquevert, A. Clariand, S. de la C.-F. et Georges Grey.

L'Homme qui joue avec le feu. Prod. Industrie Cinématographique. Réal. : J. de Limur assisté de Roger Calon. Opérateur : Isnard. Décorateur : Garnier. Régie : Hérold. Acteurs : Jacqueline Laurent, Juliette Leclerc, Marthe Mellot, Germaine Kerjean, Régine Poncet, Aimé Clariand, S. de la C.-F., Jean Davy, Georges Marchal, G. Vitian, L. Leblanc et Georges Jamin.

On prépare : Les Affaires sont les Affaires. Moulins-d'Or. Réalisation entre le 1^{er} et le 8 juin par Jean Drévil. Figuration et petits rôles ne pas se présenter avant le 15 mai.

Pontcarral. Réalisation en mai-juin. Réal. : J. Delannoy pour Pathé.

Huit hommes dans un château. Réalisation Richard Pottier en fin mai. Sérius.

Madame et le Mort. Réal. : L. Daquin. La date de tournage n'est pas encore fixée.

Secrets de famille. Tel est le titre du film qu'entreprendra Fernand Rivers pour sa firme.

L'Echotier de semaine.

Ciné-



Dans ce numéro :

VOYAGE DE NOS VEDETTES
EN ALLEMAGNE

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

N° 34 - 17 Avril 1942

4^F.

Dorothea Wieck, l'inoubliable vedette de "Jeunes filles en uniforme", fait sa rentrée à l'écran dans un film policier aux péripéties multiples "Faux-coupables".

Photo TOBIS.

